

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de décembre à mai) les vacances exceptées



Organe de la Fédération Universitaire

ISAIE NANTAIS, directeur.

ABONNEMENT :
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre.
Étranger, . . . 7 fr. 50.
Il est strictement payable à l'avance.

Avant la bataille

L'heure approche d'un combat qui nous prendra tous. La lutte devint inévitable du jour où deux peuples de langues différentes et de mentalités diverses eurent à vivre côte à côte, dans une communauté de pays et de gouvernement.

Loin de s'éteindre ou de se fondre à leur rencontre, les ambitions de ces deux peuples prirent une plus grande conscience d'elles-mêmes et le besoin de se créer une âme distincte. Leurs idéals légitimes de grandeur propre se firent plus forts et plus prononcés, à mesure qu'ils s'appuyaient davantage sur le développement normal et régulier de leurs facultés et de leurs richesses.

Et comme ils avaient voulu toujours rester différents l'un de l'autre, ils ne voulaient pas, ils ne purent pas s'aimer.

C'était la loi !

Il n'est pas une grève qui ne soit rongée par l'eau qu'elle arrête; il n'est pas un fleuve qui ne soit rétréci par le sable et le gravier qui glissent de ses bords.

Et ce fut la lutte! Paisible d'abord, aussi longtemps qu'elle demeura cachée dans les sentiments, nous la voyons devenir violente, froide et calculée aujourd'hui qu'elle veut entrer dans les lois.

Le moment est venu de nous défendre et de donner des coups, de nous tenir serrés les uns aux autres, unis dans un amour commun et dans une volonté ferme de ne pas disparaître.

Nous allons nous battre, car nous acceptons la bataille !

Et nous acceptons la bataille parce que tout être a le droit et le devoir de vivre, parce que le droit est inviolable et le devoir indiscutable.

Nous acceptons de nous battre parce que nous aurons des chefs que nous comprendrons, que nous suivrons, qui nous mèneront là où nous voulons aller. (1)

Nous acceptons de nous battre parce que nous avons l'orgueil de nous croire capables de faire taire l'insolence et d'arrêter l'ambition oppressive des canadiens-anglais.

Nous acceptons la bataille parce que "ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent".

Nous nous battons parce que nous voulons vivre.

Au-dessus des choses, des hommes et des idées qui changent, planent des lois qui ne changent pas.

Du choc effroyable des civilisations européennes, de tous ces os qu'on broie là-bas, de toutes ces chairs qu'on mutilé, de toutes ces fosses qu'on creuse, vont sortir des vies nouvelles.

Et les mêmes lois immuables les domineront toujours !

Lois éternelles des destructions et des recommencements !

L'animal arrache sa vie aux plantes, l'homme aux animaux, les nations aux hommes. Aussi longtemps qu'il y aura des chiens, des hommes et des peuples, il y aura des destructions.

On meurt de donner sa vie aux autres comme on vit de la mort des autres !

Vivre, c'est ne pas être détruit.

Vivre, c'est détruire.

MARC.

Montréal, le 10 décembre 1914.

(1) Nous commencerons la semaine prochaine la publication d'une série d'articles répondant à cette question: "Quelle conduite les Canadiens-français de Québec doivent-ils tenir pour aider les Canadiens-français d'Ontario?" Tous ces articles seront signés par des Canadiens-français éclairés qui nous diront comment la lutte doit être faite.

ENTRONS EN LICE

Nos compatriotes d'Ontario luttent ardemment pour défendre leur langue. Ils la défendent contre la lâche oppression d'une majorité fanatique. Nous applaudissons. Leur courage nous inspire de l'admiration et des grands mots. Mais nous vivons bien tranquilles. La majorité nous appartient.

Comme tous les couards, ceux qui constituent, en notre province, la minorité, ne nous inquiéteront point tant que leur nombre sera inférieur. Ils seront au contraire d'allures patelines. Ils affecteront des sentiments de conciliation artificieux. Bernés par ces papéardises, nous sommes enclins à prendre leur imposture pour de la loyauté. D'un tempérament honnête mais bonasse, nous nous faisons les courtisans de ces grimaciers sournois, L'histoire — qu'il convient de ne pas trop oublier — a fait voir qu'ils ne s'abritent derrière ces momeries de soumission que pour préparer plus sûrement leur coup de Jarnac.

Il ne s'agit pas ici de leur infliger, dans leur révoltant absolutisme, les mesures dont ils se servent à l'égard des nôtres, dans la province voisine. Bientôt vous les entendriez crier comme des oies qu'on

strangule. Bientôt vous les entendriez faire appel aux grands principes purement nominaux de liberté qu'ils dédaignent d'appliquer aux faibles dont ils voudraient faire des îlots. Le tocsin ébranlerait les tours dénudées des cathédrales anglicanes. Le braillement de leurs revendications franchirait les mers. Mais nous, obscurs descendants de ceux-là qui se firent héroïquement trouer la peau, dans les bois de Châteauguay, pour la gloire d'un étendard avec lequel ils nous étouffent aujourd'hui, la "loi" nous interdit toute plainte. La souffrance muette nous est à peine permise.

Les enseignements du passé auront donc été vains, puisque nous oublions, à cette heure de lutte, à quelle race d'hommes nous avons affaire. La lecture quotidienne de leurs feuilles mensongères — reflet de leurs consciences troubles — ne suffit-elle pas à nous persuader que nous nous avilissons en nous faisant les caudataires de leurs excellences méprisantes.

Un de nos grands hommes d'Etat a raison de dire que nous devons parler leur langue. Parler leur langue nous crée déjà une supériorité. Faut-il erronément con-

(Suite à la deuxième page)

PAROLES A UNE OMBRE

MARCEL HENRY

Nous avions fermé les portes sur les fantômes des années qui viennent de s'éteindre. Et afin que toutes les choses dont est composée la vie d'hier adoptent l'attitude glacée de ce qui n'est plus, nous élevions des monuments de granit sombre sur les routes suivies et dans le cimetière de nos pensées. Semblables à des saules pleureurs, les palpitations de notre âme allaient se mêler et se fondre en un bouquet exploré dont les larmes se répandaient autour des fosses muettes. Puis, voulant abolir tout le passé, nous avions promené le feu et la mort, en un défi lancé contre les renaissances possibles. Et le jeune homme — celui qui meurt chaque jour en nous — nous l'avions dévoué, avant l'heure au sommeil des défunts. Il dormait enroulé, dans un manteau d'ignominie tissé par nos mains tremblantes. Percée de mille flèches, pauvre colombe éloquente, la sensibilité traînait ses ailes dénudées. Il semblait qu'elle se voulait repaître des souffles glacés flottant sur une bouche meurtrie de silence et de néant. A demie morte, elle se soulevait encore; une plainte sourde tourmentait l'espace. Elle ne consentait pas à mourir; elle se forçait une revanche contre la raison, le pessimisme, les nerfs domptés.

Et voilà que le jeune mourant tressaille, s'éveille et répare au jour. Vainqueur de la mort, que vient-il accuser l'existence ? Si, du moins, pareil au héros de Shakespeare, il allait parler des choses à la façon d'un dieu. Mais la révélation des grands mystères ne jaillit pas de ses paroles. Il triomphe à peine du tombeau. La chevauchée des Ombres vient encore l'effleurer au front: ce vivant est enchaîné aux rives élyséennes.

Son cœur est plein des cloches du passé. Il s'attarde à les écouter; jamais elles ne l'ont repris avec autant d'oppression, et dans la nuit qui coule ses mystères autour des demeures et que seules troublent des plaintes d'airain, il devient un instrument qui éclate sous les coups du souvenir. Ce soir tarde à s'éteindre; et comme s'ils voulaient s'imprimer sur ses veines, les astres muets et cruels lancent leur jet glacial et meurtrier. Ils sont là un aliment à son mysticisme; car il voit en eux une des formes les plus hautes de l'infini. Il les retrouve sans cesse au bord de ses veilles — témoins narquois, silencieux qui contemplent les fièvres de l'esprit et l'oeuvre des destructions charnelles.

L'accueille les leçons de la nuit avec le désir de me pénétrer de leur sagesse ou de la mélancolie majestueuse dont s'enveloppent les arbres, le firmament et la terre. Un groupe d'apparitions errent autour de ma table. Elles me prennent les mains, me rendent les étrointes finales que je leur donnais jadis, quand, logés dans un corps humain, elles abandonnaient la vie sans le savoir. Au milieu de toutes, j'aperçois l'image sacrée d'une femme, recouverte d'un voile léger que percent deux regards remplis d'angoisse; pudique et discrète dans la mort comme ici-bas, elle cherche à dérober ses blessures. Cette exilée garde ses traits terrestres. L'envol vers un autre séjour ne l'a pas enveloppée de formes supra-naturelles. Je l'aime de la sorte, car elle est plus humaine, plus rapprochée de moi; je peux la croire encore vivante.

Ses pâleurs et ses désespoirs, accompagnés du désarroi tragique de la souffrance, lui composaient jadis un fantôme de beau-

lé. Moderne Cléopâtre qui dédiait au temps le fruit amer de sa mélancolie! Que j'eusse désiré transformer les larmes en diamants, et quand tu étouffais, ployer ton rein nerveux sur un bras fort dont le contact l'aurait permis de vivre! Je ne peux pas l'oublier, créature immobile, toujours collée à mon désir, ô chère déesse que la mort me vola. Hélas! nous nous retrouvons désormais dans l'éternité souffrante de nos deux âmes.

Non! Non! J'ordonne aux ténèbres d'être un cauchemar dissipé. Ecoute le gémissement de la nuit qui nous rappelle à l'amour! Ecoute tous nos baisers qui rechangent! Suis-moi. Je te consacre mon insomnie: prends-la; brûle mon cœur du souffle de ton haleine et promène les doigts pâles sur le désordre de mon cerveau.

Mais tu l'avances, tu vas me toucher. Je te supplie de rester là où tu es, dans le décor de rêves qu'amourousement mon caprice funèbre se plut à composer. Balance-toi ainsi devant mes yeux: couverts de pleurs, sois insaisissable comme ton existence et ces petites chimères d'or qui s'appuyaient un instant, le soir, sur tes poignets veinés de bleu, et s'en allaient se perdre à travers les gouffres de la nuit. Ainsi, tu es toujours la sphinge immobile, à la poitrine défoncée, ne livrant qu'à demi son secret. Je compte les rides de ton front, ne les larmes saignantes que les noirs vautours ont détaché de ton sein.

Tu murmures, tu veux parler? Non, sois silencieuse. Que sert à tes lèvres fondues d'exprimer un reproche contre le destin? Si le temps a battu en ton âme, semblable à une machine nerveuse qui ne s'arrête plus, il a atteint son expression suprême, car il a été dévorant. N'aperçois-tu pas, autour de toi, des formes qui n'ont pas su vivre et qui sont la honte du royaume des morts? Que tu es belle ainsi, consumée par toi-même, fixée dans la mort et souveraine sous tes sensibilités innombrables!

Je ne te prête pas une âme de fantaisie, créée par la fièvre et les regrets. A revivre dans mon esprit et la chaleur passionnée de mon âme, tu n'empruntes pas une vertu indicible de mélancolie, des airs de femme sublime et résignée; tel qu'il est, ton masque s'approche. Je vois ces yeux tristes ainsi que des eaux pâles; je vois cette bouche qui exprimait le dégoût et l'amour; je ressens l'angoissante vérité de ton être, et ce geste de malédiction, venu de tes mains, je l'accueille et l'orne de baisers... Je suis sourd à tes désirs germés dans un autre monde. Aie la grandeur du silence au milieu de la floraison de tes martyres! Pardonne à mon égoïsme, qui te vent déchirée toute par la roue de la destinée et dédaignant de te plaindre.

Je maudissais les hommes et moi-même: ta vision fut la douceur qui sauve. Mon cœur stérile vient de renaitre et de vibrer en s'élançant vers toi. Je te salue, libératrice de la sécheresse! De vaines pensées et des soucis vulgaires se déprennent de moi, tombent comme des liens brisés. La défroque sinistre du sarcasme et de l'orgueil taciturne glisse de mes épaules. Je me dresse dans la nudité de mon âme première et je lance des hymnes à la gloire de la nuit, des forces et des douleurs humaines.

L'homme crucifié dans son esprit et sa chair, ce corps à demi automate où la pensée se traînait, exsangue, privée de ce sang qui monte des racines, vivifiée le sourire, les mots, l'ensemble des actes

(Suite à la deuxième page)